

Revue européenne
des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

XL-124 | 2002

Histoire, philosophie et sociologie des sciences

La sociologie des sciences entre positivisme et sociologisme

Jacques Coenen-Huther



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/589>

DOI : 10.4000/ress.589

ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2002

Pagination : 219-231

ISBN : 2-600-00806-3

ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Jacques Coenen-Huther, « La sociologie des sciences entre positivisme et sociologisme », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], XL-124 | 2002, mis en ligne le 01 décembre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/589> ; DOI : 10.4000/ress.589

Jacques COENEN-HUTHER

LA SOCIOLOGIE DES SCIENCES ENTRE POSITIVISME ET SOCIOLOGISME

Nombreuses sont les définitions de la science comme but ou comme résultat de l'activité scientifique. Au-delà de la diversité des formulations et des critères de démarcation, deux éléments significatifs émergent : la rationalité et l'universalité, et ceux-ci paraissent résister aux turbulences mi-théoriques mi-idéologiques des deux dernières décennies. L'activité scientifique vise à acquérir une connaissance fondée en raison, dont la portée soit universelle. Ceci implique la mise en œuvre de procédés d'argumentation s'adressant à un auditoire en principe universel et l'application de procédures de vérification ou de réfutation auxquelles un tel auditoire puisse se rallier¹. Pour les individus qui s'adonnent à l'activité scientifique, la science ne peut qu'être conçue comme la recherche de la vérité, même si cette vérité n'est que provisoire et partielle, demandant, selon la formule weberienne, « à être dépassée et à vieillir » (Weber, 1919, 1959, p. 68). C'est la dévotion à un idéal de vérité qui permet le recours mental à un auditoire universel, partageant les mêmes exigences de connaissance rationnelle. En d'autres termes, faire œuvre de science c'est placer la valeur du vrai au centre de ses préoccupations, même si celle-ci ne peut être approchée empiriquement que par la non-fausseté résistant à la réfutation. Mais, paradoxalement, cette adhésion à une valeur – fût-elle une valeur ultime – introduit une tension entre l'ambition d'universalité et l'ambition de rationalité. Car une valeur est précisément un objet d'accord qui ne peut prétendre à l'adhésion d'un auditoire universel. Quant aux valeurs ultimes – le vrai, le bien, le beau –, elles ne sont célébrées universellement que si l'on n'en spécifie pas le contenu : « c'est dans la mesure où elles sont vagues » qu'elles se présentent comme universelles ; précisées davantage, elles ne reflètent plus que « les aspirations de certains groupes particuliers » (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1970, pp. 101-102)². Dès lors, c'est dans le « comment » que se réfugie la spécificité de l'activité scientifique : recherche du vrai, certes, mais recherche du vrai dans le respect d'une méthodologie normative qui définit des règles du jeu et qui, pour cette raison, doit rester normative (De Groot, 1961, pp. 24-25). Ainsi, l'auditoire universel dont on sollicite l'adhésion devient, en première instance, le forum des praticiens de la discipline scientifique concernée. En fait, ce forum est virtuel, étant dispersé dans le temps et dans l'espace ; c'est le forum de l'histoire –

¹ La notion d'auditoire universel est empruntée à Chaïm Perelman (Perelman et Olbrechts-Tyteca, 1970, pp. 40-46).

² C'est pourquoi les tentatives récentes de ramener le normatif à du cognitif restent très problématiques comme j'ai tenté de le montrer ailleurs (Coenen-Huther, 2001).

et de l'histoire en train de se faire – de la science en question (*ibid.*, p. 28). L'intervention de cette instance médiatrice, conférant une première légitimité aux travaux à visée scientifique, indique bien que la science, comme ensemble d'activités orientées vers la recherche systématique de vérités universelles, est le résultat d'un processus d'autonomisation institutionnelle et cognitive résultant de la propagation progressive d'une vision laïque du monde.

On doit dès lors se demander ce qui permet le passage du forum des spécialistes, acquis à certaines règles du jeu, à un auditoire plus large – l'auditoire universel –, confirmant la crédibilité des résultats de l'activité scientifique dans un contexte de polythéisme des valeurs.

Eugène Dupréel, figure marquante de l'école sociologique de Bruxelles³, a tenté de fournir une réponse à cette question en assignant un double ancrage social à la valeur du vrai. Au delà des règles formelles qui ont guidé sa constitution, une connaissance est tenue pour vraie – et valorisée en tant que telle – en raison de son caractère unique, favorisant l'accord le plus large des esprits : l'inverse de la situation évoquée par la formule pascalienne « Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà ». Selon Dupréel, « au jugement vrai nous accordons une valeur dont il suffit de dire que ce jugement est seul pourvu et que les jugements rivaux en sont privés » (1935, 1949, p. 291). Dès lors, la méthodologie n'est rien d'autre que « l'arsenal des instruments dont la pensée se sert pour éliminer [la] pluralité de la connaissance possible, (...) et pour en obtenir le jugement vrai, unique et exclusif » (*ibid.*, pp. 291-292). C'est le critère d'unicité qui est à l'origine de l'idée de connaissance pure, indépendante de tout élément contingent. C'est également ce critère qui permet d'établir une distinction stricte entre le domaine cognitif et le registre esthétique⁴. Et l'«unicité spécifique» ainsi mise en évidence est « la cause de *ce respect* qu'inspire la vérité »; celui-ci est assuré par « cette capacité de rallier tous les esprits » indépendamment de « la diversité des intérêts » et de la « multiplicité des convenances » (*ibid.*, p. 292). A cette caractéristique intrinsèque de la connaissance vraie s'ajoute toutefois, pour Dupréel, un critère d'appréciation externe auquel le monde de la science institutionnalisée ne peut se soustraire : l'utilité. Sans doute une connaissance fautive peut-elle s'avérer utile dans certaines circonstances, mais une connaissance vraie « a plus de chances d'être efficace dans plus de circonstances différentes et de réunir plusieurs utilités à la fois, ou de servir plus souvent » (*ibid.*, p. 289). Il en résulte que la science ne peut s'imposer sans répondre « aux demandes que lui font la vie et ses besoins » (*ibid.*, p. 292). Les deux critères sont indissolublement liés et le progrès de l'activité scientifique ne s'obtient que par l'équilibre dynamique qui s'établit entre eux⁵. D'un point de vue purement existentiel, il existe bien – dans les termes d'Alfred Schütz – un domaine d'expérience particulier pouvant être qualifié de « *province of scientific reasoning* » au sein de laquelle « the theoretical thinker (...) unlike man in daily

³ Philosophe et sociologue particulièrement influent au cours de la première moitié du XX^e siècle, influencé par le pragmatisme américain.

⁴ Comme l'indique très clairement Pierre Demeulenaere dans un ouvrage récent (2001, pp. 142-147).

⁵ Il s'agit bien d'une question d'équilibre. Peu avant sa mort, Pierre Bourdieu fit observer que « l'autonomie peu à peu conquise par la science » est menacée de nos jours par « la montée en force du critère d'utilité » (2001, pp. 5-6).

life, (...) is not passionately interested in the question, whether his anticipations (...) will prove helpful for the solution of his practical problems, but merely whether or not they will stand the test of verification by supervening experiences» (Schütz, 1970, p. 259). Il n'en reste pas moins que ce domaine d'expérience particulier est sans cesse exposé aux intrusions du « system of relevances which prevails within the practical sphere of the natural attitude » (*ibid.*). Le critère d'utilité ou d'efficacité reste toujours prégnant : son pouvoir évaluatif se manifeste par des attentes d'explication et de prédiction. Aux yeux du profane, c'est en effet l'aptitude à expliquer et à prédire qui établit la scientificité.

Quelle relation la sociologie entretient-elle avec l'activité scientifique telle qu'elle vient d'être évoquée ici ? Bien que très nombreux soient les sociologues qui se refusent à l'admettre ou qui répugnent à le reconnaître ouvertement, le caractère strictement scientifique de la sociologie relève davantage de l'idéal proclamé et de l'intention tenace que de la réalité établie sans conteste. On l'a fait observer récemment, la sociologie constitue ce qu'on peut appeler un « projet scientifique » et ce projet est tout à fait respectable en ce sens que la sociologie vise à appliquer un maximum de systématique et de discipline intellectuelle à des faits de société qu'il est souvent très difficile de soustraire au règne des passions et des préjugés⁶. Cette ambition à faire œuvre de raison et à élaborer un corps de connaissances rationnelles ne soutient néanmoins en aucune façon la comparaison avec les accomplissements des sciences de la nature auxquels on se réfère généralement pour établir des critères de scientificité. Les tenants d'une épistémologie continuiste visant à gommer ce qui distingue les sciences de l'humain des sciences de la nature aboutissent fréquemment à des démonstrations spécieuses. Ainsi, nous dit-on, la bonne sociologie, à l'instar des sciences de la nature, résout des énigmes⁷. Mais lorsqu'il s'agit des rapports sociaux, ce qui est énigmatique pour l'un a toutes les allures de l'évidence pour l'autre. Chaque époque, chaque milieu, produit ses propres questionnements induits par des effets de position et des effets de dispositions distribués de façon non aléatoire. Force est donc bien de relativiser la portée de la notion d'énigme comme concept-clé. On conviendra avec Jean-Michel Berthelot que les notions de « manque » et de « dissonance » caractérisent mieux ce qui suscite l'interrogation sociologique que le terme d'énigme, propre à l'épistémologie des sciences de la nature (1996, p. 28). C'est dans le domaine des applications à l'action qu'apparaît le plus nettement le fossé entre les acquis des sciences de la nature et les savoirs accumulés sur la vie en société. Claude Lévi-Strauss en tire une leçon d'humilité pour les sciences sociales ; celles-ci n'apporteraient à ceux qui s'y adonnent « que quelque chose d'intermédiaire entre la connaissance pure et l'efficacité : la sagesse, ou en tout cas une certaine forme de sagesse qui permet de moins mal agir parce qu'on comprend un peu mieux » (1973, p. 346). On est ainsi porté à accueillir sans trop de réticences l'idée proposée par Wolf Lepenies (1985, 1990) que la connaissance sociologique participe d'une « troisième culture », intermédiaire entre la culture scientifique et la culture

⁶ Voir à ce sujet : Pierre-Jean Simon (2001, p. 2). J'ai moi-même utilisé l'expression « projet scientifique » dans un sens analogue (Jacques Coenen-Huther, 1995, pp. 173 et ss).

⁷ Voir notamment : Boudon (1993). J'ai eu l'occasion de discuter cette idée à plusieurs reprises (Coenen-Huther, 1995, pp. 173 ; 1997, p. 140).

littéraire. Sans doute, le détail de l'argumentation avancée par cet auteur prête sérieusement le flanc à la critique, comme l'a montré François Chazel avec sa rigueur habituelle (1993). Prise dans toute sa généralité, la thèse de la « troisième culture » offre néanmoins de la sociologie une image singulièrement plus conforme à la réalité que l'affirmation obstinée d'un statut scientifique échappant à toute contestation. Cette image n'est pas en contradiction avec l'identification par Jean-Claude Passeron de « l'espace assertorique du raisonnement sociologique comme espace non-poppérien », c'est-à-dire différent de « l'espace logique où se définit la réfutabilité des propositions théoriques propres aux sciences nomologiques » (Passeron, 1991, p. 15). En effet, l'efficacité méthodologique invoquée par Passeron se manifeste autant – et peut être davantage – par des « effets d'intelligibilité » que par des « effets de connaissance » (*ibid.*). Et ces effets d'intelligibilité sont pour une bonne part le résultat d'une rhétorique de persuasion qui s'écarte de la logique de la preuve; en témoigne la nécessité d'un recours aux langues naturelles dans la présentation des « énoncés finaux » de la sociologie tout comme de ceux de l'histoire ou de l'anthropologie (*ibid.*, pp. 373-374).

Dans ces conditions, on est inévitablement amené à se demander comment une discipline à la vocation incertaine, sans cesse confrontée au modèle des sciences de la nature et reuise de se situer par rapport à lui, peut prétendre se donner pour objet la connaissance scientifique elle-même. Une telle entreprise ne comporte-t-elle pas un risque évident de caricature par projection des incertitudes propres à la sociologie sur un mode d'acquisition et d'accumulation de savoirs qui n'a jamais cessé d'exercer sur elle une incontestable fascination? Le risque paraît d'autant plus réel « que les sciences contemporaines manifestent une efficacité remarquable », comme le souligne Michel Dubois (2001, p. 2). Dans son dernier cours au Collège de France, Pierre Bourdieu n'avouait-il pas: « (...) je m'effraie un peu moi-même de m'être engagé dans l'analyse sociologique de la science (...) » (2001, p. 16). Dans les années soixante et soixante-dix, l'accueil très généralement favorable réservé par les sociologues au livre de Thomas Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions* (1962, 1970), indique bien l'entrecroisement de préoccupations antithétiques. L'ouvrage de Kuhn adoptait un point de vue critique à l'égard d'idées reçues concernant le progrès de la science et substituait au modèle continu du développement scientifique, fondé sur un va-et-vient régulier entre la recherche empirique et l'élaboration théorique, un modèle fait de ruptures épistémologiques et de périodes de consolidation paradigmatique⁸. La remise en question des « clichés naïfs » entretenus par les manuels à des fins didactiques (Kuhn, 1970, p. 1) séduisit incontestablement de très nombreux sociologues par son aspect démystificateur qui semblait bien s'accorder avec une des composantes de l'esprit sociologique. Mais les sociologues s'emparèrent également de la notion de paradigme, centrale dans la pensée de Kuhn, pour l'appliquer à l'évolution de leur propre discipline. Ce fut donc bien le « Enfin Thomas Kuhn vint... » de Callon et Latour (1991, p. 17), rappelé par Michel Dubois (1999, p. 38), mais pour des raisons bien différentes. L'épuisement des grands systèmes visant à l'unification de la sociologie était devenu patent. L'idée de compétition des paradigmes offrait

⁸ J'ai évoqué ceci dans mon livre *Le fonctionnalisme en sociologie : et après?* (1984, pp. 49-51).

dès lors la base d'un *modus vivendi* entre des courants sociologiques apparemment inconciliables; elle légitimait en effet la coexistence de points de vue très différents dans un même champ disciplinaire: que la sociologie fût une science pluriparadigmatique ne l'empêchait pas d'être une science. Tout en s'appuyant sur les termes de Kuhn, cette argumentation s'écartait néanmoins sensiblement de la logique de son raisonnement. Elle en retenait certes l'idée d'incompatibilité des paradigmes (Kuhn, 1970, p. 92) mais elle faisait bon marché du schéma évolutif fondé sur l'alternance de phases de « science normale » et de « révolutions scientifiques ». L'adoption claire de la notion de « phase pré-paradigmatique » (*ibid.*, p. 163), synonyme chez Kuhn de l'état d'une discipline encore dans les limbes, eut été un aveu collectif d'immaturité. On préféra lui substituer l'idée d'une discipline pluriparadigmatique par nature, au sein de laquelle des écoles sociologiques concurrentes se voyaient curieusement attribuer le statut de « sciences normales » parallèles. Ainsi, la réception d'un ouvrage de théorie des sciences révéla à quel point la vision de l'activité scientifique élaborée par les sociologues pouvait être troublée par les prétentions à la scientificité de la sociologie elle-même.

Si l'on jette un coup d'œil d'ensemble sur la tradition sociologique depuis ses débuts, on constate que celle-ci se double d'une tradition d'« estimation de la science » (Kremer-Marietti, 1998, p. 11). Mais on ne peut s'empêcher de penser que le regard porté par les sociologues sur l'activité scientifique n'a jamais cessé d'être influencé par la conception qu'ils se font de la sociologie. Au temps où la sociologie se voulait une « physique sociale » appliquant à l'étude des sociétés humaines les méthodes éprouvées de la science expérimentale, on était certes conscient d'une relation pouvant exister entre science et société. Mais il s'agissait avant tout d'en inférer le caractère résolument novateur des sociétés offrant une place à l'activité scientifique. Ainsi en fut-il de la loi des trois états d'Auguste Comte. Celle-ci offrait « une lecture discontinue de l'histoire de la connaissance scientifique » (Petit, 1998, p. 71) où l'entrée dans l'état « scientifique ou positif » marquait un changement radical par rapport à tout ce qui avait précédé. Il en résultait l'attribution d'une force sociale non négligeable au « corps scientifique » appelé à orienter la société dans la voie du progrès (*ibid.*, pp. 72-73). Dans cette vision comtienne, « les progrès des sciences », et notamment ceux de la biologie extrapolés au social, permettent certes de « penser une sociologie », mais une sociologie qui « par contrecoup » permettrait de fonder « la sociologie de la science elle-même » (*ibid.*, p. 79).

De Comte à Merton, dans la mesure où des sociologues prennent accessoirement l'activité scientifique pour objet de leurs réflexions, il s'agit d'analyses qu'on peut qualifier d'autolimitées⁹. La sociologie n'a pas à se prononcer sur les critères de démarcation entre ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas. Vérité, objectivité, scientificité transcendent les époques et les cultures et n'ont pas à être situées socialement ou culturellement. Le développement de la connaissance scientifique est autonome, soumis à des influences purement endogènes. Merton qui peut être considéré comme le fondateur d'une sociologie des sciences acqué-

⁹ Comme le suggère avec bonheur Olivier Martin lorsqu'il évoque « les limites (volontaires) de ces sociologies » (2000, p. 21).

rant sa spécificité par rapport à la sociologie de la connaissance¹⁰ ne remet pas en question l'idée d'autonomie de la science et de ses institutions. Il oriente ses travaux dans deux directions : d'une part, il s'interroge sur les valeurs sociales et culturelles qui ont favorisé l'essor de la science, d'autre part, il cherche à mettre en évidence les normes sociales qui fondent la science comme ensemble d'activités organisées. La première interrogation donne lieu à un raisonnement de type weberien. Merton établit un lien entre le puritanisme et le développement de la science (1968, chap. XX et XXI). Mais, comme chez Weber pour ce qui est de la relation protestantisme-capitalisme, il s'agit plutôt d'une affinité élective entre un système de croyance et une disposition d'esprit que d'une relation de dépendance monocausale. La recherche sur les normes sociales de l'activité scientifique obéit quant à elle à un schéma structuro-fonctionnaliste classique. Pour que l'activité scientifique puisse évoluer de manière autonome, il faut que se développe un éthos fondé sur l'universalisme des critères d'appréciation, la propension à la mise en commun des ressources intellectuelles, le désintéressement personnel compris comme le dévouement à une cause et le scepticisme organisé face aux résultats acquis (Merton, 1973). Ce sont là les exigences fonctionnelles du monde de la science envisagé comme un secteur d'activité autonome. Le procédé de raisonnement ainsi mis en œuvre est commun à Merton et à Parsons. Les normes énumérées n'offrent pas – ou pas nécessairement – une description de réalité mais constituent des impératifs normatifs définissant un système de régulation particulier dont l'efficacité peut varier¹¹. Il n'y a donc pas lieu de se demander – comme le fait notamment Vinck – si les « normes mertonniennes » décrivent bien l'institution scientifique (1995, p. 31) car ce ne sont pas des catégories descriptives. Merton – tout comme Parsons dans d'autres domaines – est bien conscient des conflits de normes qui peuvent susciter l'ambivalence des acteurs concernés. Sous-jacent à la stratégie analytique en cause, on trouve le concept de « sous-système » relativement autonome par rapport au système social global, ayant ses propres exigences de fonctionnement.

La conception de la science comme ensemble d'activités organisées constituant un sous-système social – quelles que soient les critiques auxquelles elle a donné lieu dans les années soixante-dix¹² – a ouvert la voie à la conceptualisation du monde de la science comme *champ*, au sens que Bourdieu a conféré à ce terme, à savoir un espace social structuré où se déroulent des luttes de pouvoir (1994, pp. 53-57). Un champ social constituant « un monde à part doté de ses lois propres de fonctionnement », engendrant un *habitus* caractéristique et imposant une « censure spécifique » (*ibid.*, pp. 96-97) est en effet éminemment comparable à un sous-système social régulé par des normes pesant sur les comportements individuels. Bourdieu considère le « champ scientifique » comme un champ comme les autres, avec ses propres manifestations de déviance. Ses analyses rappellent parfois celles de Merton et les critiques qu'il a adressées à ce dernier portent précisément

¹⁰ Et qui reste la référence obligée pour tous ceux qui vinrent à la sociologie dans les années cinquante et soixante du XX^e siècle.

¹¹ La parenté avec l'analyse parsonnienne de la relation patient-médecin comme relation fortement institutionnalisée s'impose à l'esprit (Cf. Parsons, *The Social System*, chap. X, 1951).

¹² A l'époque du déclin institutionnel du fonctionnalisme sociologique.

sur la confusion possible entre description de réalité et présentation d'exigences normatives. Bourdieu reprochait en effet à Merton de donner pour une description des « lois positives de fonctionnement » du microcosme scientifique « un enregistrement des règles normatives qui y sont officiellement professées » (*ibid.*, p. 92). Mais il s'est trouvé lui-même conduit à une lecture interne qu'il aurait sans doute récusée ailleurs lorsqu'il indiqua comment la « *libido sciendi* » peut être « au principe de toutes les vertus scientifiques » à condition que « les lois positives de la Cité savante » soient telles que « les citoyens de la science [aient] intérêt à la vertu ». Dans le champ scientifique, « l'appétit de reconnaissance » est ainsi transformé en un « intérêt de connaissance » (*ibid.*, p. 93). En d'autres termes, les normes sociales du milieu scientifique sont telles que celui qui y a été socialisé acquiert un intérêt réel à se comporter selon les règles de l'argumentation rationnelle. Cette lecture interne conduisit paradoxalement Bourdieu à attribuer un caractère exceptionnel aux champs scientifiques qui, bien qu'étant à beaucoup d'égards « des mondes sociaux comme les autres » sont aussi, « *sous un autre rapport*, des univers d'exception, un peu miraculeux » (1997, p. 131). Selon les dernières analyses de Bourdieu en effet, « des formes socialement instituées » de communication y sont garantes de « mécanismes d'universalisation comme les contrôles mutuels » imposés par « la logique de la concurrence ». La compétition vise, certes, à « la conquête du monopole de l'autorité scientifique », mais d'une façon qui se distingue de la pratique de « tous les autres champs », en raison de « la forme organisée et réglée » qu'elle revêt et des « contraintes logiques et expérimentales » qui pèsent sur elle. Ainsi, des rapports de force sont toujours présents, mais « la lutte se déroule toujours sous le contrôle des normes constitutives du champ *et avec les seules armes agréées dans le champ* » (*ibid.*, pp. 131-133 ; souligné par nous). On peut se demander s'il ne subsiste pas ici une ambiguïté fondamentale dans la définition de ce que sont « les seules armes agréées dans le champ »¹³. S'agit-il des « armes » dont le maniement est effectivement sous le contrôle normatif solide du champ ou s'agit-il également de ruses avec la norme qui sont précisément l'expression de l'ambivalence signalée par Merton et qui sont tolérées tacitement tant qu'une certaine limite n'est pas dépassée ? Quoiqu'il en soit, résumons et reformulons le propos : chaque domaine d'activité quelque peu organisé a ses propres règles du jeu ; celles du monde scientifique sont celles qui offrent les meilleures garanties d'atteindre à la connaissance vérifiée. Ainsi, Bourdieu a pu faire l'économie de la *freischwebende Intelligenz* de Karl Mannheim puisqu'il concevait la stratification sociale comme une caractéristique interne du champ. Il rejoignait la vision du développement scientifique de Karl Popper lorsque celui-ci nous invite à négliger l'état d'esprit du chercheur individuel en déclarant que « l'objectivité scientifique repose uniquement sur une tradition critique » et qu'elle est « le résultat social de la critique mutuelle » (1969, 1976, p. 95). Dans cette perspective fondée essentiellement sur l'autorégulation d'un sous-système social, il reste néanmoins à expliquer de façon convaincante la prégnance exceptionnelle des normes auxquelles est soumise la compétition

¹³ Ceci serait un sujet de méditation supplémentaire pour Laurent Pasquier, le héros de Georges Duhamel, tel qu'il apparaît dans *Les maîtres* (1933) et dans *Le combat contre les ombres* (1945), respectivement volumes 6 et 8 de la *Chronique des Pasquiers*.

scientifique. A défaut d'une avancée théorique dépourvue d'ambiguïté sur ce point, il est malaisé de distinguer la « simple observation » du monde scientifique (Bourdieu, 2001, p. 133) de ce qui pourrait malgré tout subsister de la « vision hagiographique » critiquée par ailleurs. Ceci est d'autant plus important que l'enjeu est de taille. Dans la perspective tracée par Bourdieu, il s'agit de toute évidence de tenter une conciliation précaire entre une conception bachelardienne de la sociologie, lui conférant le statut de science à part entière par la « rupture épistémologique » avec le sens commun, et la vision d'une pratique scientifique soumise aux mêmes mécanismes sociaux que toute autre forme d'activité organisée. Ce compromis épistémologique qui se cherche laborieusement vise à n'en pas douter à échapper au piège majeur du relativisme; « la sociologie et l'histoire qui relativisent toutes les connaissances en les rapportant à leurs conditions historiques, ne sont-elles pas condamnées », se demandait Bourdieu, « à se relativiser elles-mêmes, se condamnant ainsi à un relativisme nihiliste ? » (2001, p. 11).

Car pour tout projet scientifique, le piège est là, incontestablement, et Bourdieu ne fut pas le seul à s'en être rendu compte. Dans le dernier cours au Collège de France, on a pu discerner à cet égard une convergence réelle avec les préoccupations manifestées ces dernières années par Raymond Boudon. Face au relativisme, ce dernier s'efforce d'ancrer le comportement de l'acteur intentionnel dans quelques invariants anthropologiques¹⁴; Bourdieu quant à lui, avec une intention semblable, visait à un accommodement entre les pesanteurs structurelles et l'autonomie de la pensée créatrice. Dans les années soixante aux Etats-Unis, soixante-dix en Europe, dans le contexte des remous suscités par l'ouvrage de Kuhn déjà cité, apparaissent de nouveaux courants de sociologie de la science dont tout élément d'autolimitation conscient ou inconscient a disparu. On ne se borne plus à étudier les conditions sociales, culturelles ou institutionnelles du développement de la science; on s'intéresse à l'activité scientifique elle-même, au contenu de la connaissance scientifique, voire à la science en voie de constitution. Ceci a lieu dans un climat général de relativisme philosophique et de rejet de tout ce qui peut apparaître comme relevant d'une conception positiviste de la science. Parmi ces nouvelles approches de la sociologie de la science, celle qui a suscité les débats les plus vifs entre sociologues – qu'ils soient spécialisés en sociologie de la science ou non – est certainement celle du *strong programme* – du « programme fort » – de Barnes et Bloor. Les principes fondamentaux de ce « programme fort » tels qu'ils furent présentés par David Bloor – à savoir les principes de *causalité* (exclusivité à l'explication de type causal), d'*impartialité* (vis-à-vis de la vérité ou de l'erreur), de *symétrie* (dans l'explication des croyances vraies ou fausses) et de *réflexivité* (appliqué à la sociologie elle-même) (1976, 1982) – véhiculaient en effet une conception de la recherche sociologique qui ne pouvait en aucun cas recueillir l'assentiment de la majorité des sociologues. Sous le titre *Resisting the Revival of Relativism*, Margaret Archer, alors Présidente de l'*International Sociological Association*, n'hésita pas à dire du relativisme radical sous-tendant le « programme fort » que « taken to its logical conclusion it undermines the discipline altogether » (1987, p. 249). C'est dire que les controverses engendrées par les principes énoncés par Bloor dépassèrent largement leur objet initial et qu'une

¹⁴ C'est une des préoccupations majeures qui se manifestent dans *Le juste et le vrai* (Boudon, 1995).

fois encore, l'attitude adoptée à l'égard de la science et de l'activité scientifique s'avéra étroitement liée à la conception qu'on se faisait de la sociologie et de ses méthodes. L'idée que seul un modèle causal pouvait expliquer la connaissance scientifique ne pouvait que heurter les sociologues qui entendent faire intervenir dans leurs analyses la recherche du sens que les acteurs donnent à leurs actions. Les réticences furent d'autant plus marquées que le modèle causal proposé par Bloor était peu défini, comme l'a noté Ragouet (1994, p. 489). Le principe d'impartialité tout comme le principe de symétrie semblaient favoriser un réductionnisme sociologique et faire bon marché du caractère *effectivement* rationnel de certaines croyances, cette rationalité pouvant être établie grâce aux vérifications expérimentales et à l'efficacité de leurs applications à des problèmes concrets. Comme le fit observer Raymond Boudon, « il est difficile de prendre au sérieux des théories qui ne permettent pas de rendre compte du fait que la science soit plus efficace que la magie » (1994, p. 27). Enfin, le principe de réflexivité semblait mettre en péril la prétention des sociologues à faire œuvre scientifique. Une certaine dose de réflexivité – telle qu'elle s'exprimait dans les travaux dits de « sociologie réflexive » – ne pouvait qu'être tenu pour salutaire dans la mesure où elle invitait à un renouveau méthodologique. En revanche, le risque semblait bien réel de provoquer une régression *ad infinitum* détournant les analyses de leur objet premier, à savoir la réalité sociale extérieure au monde de la sociologie institutionnalisée.

Dans la ligne du « programme fort » mais en conjonction avec des influences interactionnistes et ethnométhodologiques se sont développées des études empiriques dites « études de laboratoires » visant à saisir « la science en train de se faire » au lieu de raisonner sur les produits déjà constitués de l'activité scientifique. Dans cette veine, les travaux qui semblent avoir obtenu l'audience la plus large dans les régions de langue française sont ceux de Callon et Latour. Ont fait date à cet égard *La vie de laboratoire* par Bruno Latour et Steve Woolgar (1979, 1988) et *La science telle qu'elle se fait* par Michel Callon et Bruno Latour (1991). L'idée-force qui a émergé de ce style de recherche est celle de « constructivisme ». Les connaissances scientifiques sont « construites », en ce sens qu'elles dépendent étroitement des circonstances de leur production et des opérations matérielles qui ont servi à les élaborer. Prise dans toute sa généralité, cette idée pouvait s'accorder sans problème avec les conceptions épistémologiques de Piaget, selon lesquelles toute connaissance résulte de l'interaction entre une structure de connaissance et l'objet de cette connaissance (1967). Mais le traitement appliqué à l'activité scientifique n'a pas manqué de rejaillir de façon plus générale sur la manière dont les sociologues envisagent leur propre pratique. La notion de construction sociale, popularisée dans les années soixante par Berger et Luckmann (1966) visait à l'origine à remettre en évidence l'idée devenue banale que si les êtres humains sont les produits de leur environnement social, ils participent eux-mêmes à la construction de cet environnement. Dans cette optique héritée de George Herbert Mead et Alfred Schütz, l'orientation constructiviste apparut comme une manière tout à fait opportune de dépasser l'antinomie classique de l'individuel et du collectif¹⁵. On crut voir émerger de toute une série d'approches

¹⁵ Comme j'ai eu l'occasion de le noter ailleurs (Coenen-Huther, 1999, pp. 91-92).

sociologiques – nouvelles ou rebaptisées nouvelles pour la circonstance¹⁶ – une « galaxie constructiviste » (Corcuff, 1995, pp. 21) appelée à mettre en œuvre la « déconstruction » de ce qui pouvait apparaître comme « donné » une fois pour toutes – la notion de nature humaine pour commencer, mais aussi celle de genre – et la « reconstruction » de la réalité sociale comme enchevêtrement de processus d'interpénétration dynamique de l'individuel et du social (*ibid.*, pp. 17-20). Jusqu'à un certain point, la volonté affichée de « déconstruire » des catégories considérées jusqu'alors comme non problématiques ne pouvait qu'être tenue pour salubre. Elle semblait devoir donner à réfléchir à des esprits médiocres pour qui la « recherche concrète », réduite à de la quantification sommaire assaisonnée de bon sens, pouvait se tenir à l'écart de toute réflexion théorique sérieuse, qualifiée pour la circonstance d'étalage de « culture générale ». Néanmoins, dans l'ambiance relativiste qui a favorisé l'émergence des nouvelles approches en sociologie des sciences, l'expression « socialement construit » fut utilisée de plus en plus souvent pour nier dogmatiquement¹⁷ l'existence d'invariants du comportement humain et pour récuser avec un empressement suspect la possibilité de connaissances à validité universelle. Déjà dans les années soixante-dix, Merton mettait en garde contre les excès d'un constructivisme ainsi compris. Ceux-ci lui paraissaient conduire inévitablement à la « doctrine de l'*insider* », accordant à certains groupes un accès monopolistique, ou à tout le moins privilégié, à certaines formes de connaissance et préparant la balkanisation des sciences sociales. « In short, écrit Merton, the doctrine holds that the outsider has a structurally imposed incapacity to comprehend alien groups, statuses, cultures, and societies » (1972-73, p. 15). Il faisait néanmoins observer à ce sujet que d'un point de vue structurel, nous sommes tous, simultanément, des *insiders* et des *outsiders* car nous ne pouvons être caractérisés par une seule appartenance et un seul statut : « not a single status but a status-set » (*ibid.*, p. 22). Et Merton de conclure que cette diversité des statuts devrait suffire à montrer que « The idiomatic expression of total insider doctrine – one must be one in order to understand one – is deceptively simple and sociologically fallacious » (*ibid.*, p. 24). Cette formule implique en tout cas la rupture délibérée avec l'auditoire universel évoqué plus haut et paraît singulièrement plus inquiétante que le principe de réflexivité préconisé par Bloor.

Considérées du point de vue de leur apport à la sociologie générale – et abstraction faite de leur portée relativisante –, les études empiriques de sociologie des sciences semblent participer d'un mouvement de revalorisation des travaux ancrés dans le local. A cet égard, on notera une nette convergence avec les travaux de sociologie des organisations dans l'optique de Michel Crozier, centrés sur l'analyse de « systèmes sociaux concrets » (Crozier et Friedberg, 1977). Cette parenté apparaît clairement dans les réflexions théoriques de Friedberg (1993) même si des divergences de vues se manifestent. Pour Friedberg, le chercheur scientifique dont Callon et Latour étudient le comportement est bien « l'acteur stratégique » conceptualisé par la théorie des organisations, à savoir un acteur

¹⁶ J'ai déjà fait antérieurement des réserves sur le caractère « nouveau » de certains des courants sociologiques ainsi rassemblés (Coenen-Huther, 1999, p. 97).

¹⁷ C'est-à-dire, sans même songer à se soumettre à l'épreuve d'une vérification expérimentale éventuelle.

intentionnel aux prises avec des phénomènes de double contingence. Comme le précise Friedberg, il s'agit en l'occurrence de «quelqu'un qui, dans un monde naturel et social incertain, ne cesse de faire des hypothèses sur le monde qui l'entoure, de construire des réseaux de relations et d'alliances qui lui permettent de confirmer ces hypothèses et de les affermir face aux contestations (...)» (1993, p. 198). Ceci implique qu'il s'agisse d'acteurs humains, et c'est sur ce point que Friedberg se sépare de Callon et Latour qui en viennent à inclure dans leurs analyses des acteurs humains mais aussi des actants non humains; pour Friedberg, le «prix à payer» pour cette mise en œuvre d'un «principe de symétrie généralisée» est la perte de crédibilité du caractère stratégique de l'acteur humain (*ibid.*, pp. 202-210). Les études empiriques de sociologie des sciences tendent par ailleurs à privilégier le débat entre acteurs comme élément de production de connaissance; de cette façon, elles se rapprochent des conceptions de chercheurs de terrain comme François Dubet pour qui «le débat des acteurs et des chercheurs participe pleinement de la sociologie» (1994, p. 224). Enfin, elles présentent une affinité très nette avec les courants interactionnistes privilégiant les stratégies inductives de recherche. Accessoirement, elles ont contribué à diffuser l'idée que toutes les procédures de recherche comportent une dimension de «bricolage» qu'il est peu judicieux d'escamoter et dont la méthodologie normative devrait reconnaître l'existence légitime.

Si l'on se remémore le long chemin parcouru depuis le temps où la sociologie cultivait une conception positiviste de la science dans une ambiance scientiste à laquelle elle participait¹⁸, les développements récents de la sociologie des sciences paraissent avoir eu pour effet de renforcer une conception de la vérité scientifique comme résultat de la confrontation disciplinée des points de vue; par rapport à de tels processus de développement dans le long terme déjà signalés par Popper, les dispositions d'esprit du chercheur individuel – autrefois au centre de la réflexion épistémologique – paraissent d'importance marginale. En revanche, on a eu souvent l'impression que dans un contexte d'argumentation dominé par la contestation de conceptions positivistes désuètes s'est manifestée une tendance à sous-estimer fortement l'importance de l'élément d'efficacité dans les jugements portés sur la validité des résultats de l'activité scientifique. En fin de compte, comme le rappelle Busino, «ce n'est pas le consensus qui impose une construction théorique, mais la correspondance aux faits, aux expériences très diverses, provisoires, révisables et en progrès» (1998, p. 119). Cette tendance à la sous-estimation de l'efficacité comporte un danger réel de glissement du social comme *construction* vers le social comme *représentation*, ce qui serait incontestablement une régression.

*Département de Sociologie
Université de Genève*

¹⁸ Et dont *Le disciple* de Paul Bourget (1899) a fourni une vision cruellement caricaturale.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- M. Archer, *Resisting the Revival of Relativism*, in «International Sociology», vol. 2, no 3, 1987, pp. 235-250.
- P.L. Berger, T. Luckmann, *The Social Construction of Reality. A Treatise in the Sociology of Knowledge*, Harmondsworth, Penguin Books, 1966.
- J.-M. Berthelot, *Les vertus de l'incertitude. Le travail de l'analyse dans les sciences sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.
- D. Bloor, *Knowledge and Social Imagery*, Londres, Routledge, 1976. Traduction : *Sociologie de la logique ou les limites de l'épistémologie*, Paris, Pandore, 1982.
- R. Boudon, *Durkheim et Weber : convergences de méthode*, in Monique Hirschhorn et Jacques Coenen-Huther (éd.), *Durkheim et Weber. Vers la fin des malentendus?*, Paris, L'Harmattan, 1993, pp. 99-122.
- R. Boudon, *Les deux sociologies de la connaissance scientifique*, in R. Boudon et M. Clavelin (éd.), *Le relativisme est-il résistible? Regards sur la sociologie des sciences*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Sociologies», 1994, pp. 17-43.
- R. Boudon, *Le juste et le vrai. Etudes sur l'objectivité des valeurs et de la connaissance*, Paris, Fayard, 1995.
- P. Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, Points/Essais, 1994.
- P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, Coll. Liber, 1997.
- P. Bourdieu, *Science de la science et réflexivité. Cours du Collège de France 2000-2001*, Paris, Raisons d'agir, 2001.
- P. Bourget, *Le disciple*, roman, Paris, Alphonse Lemerre, 1899.
- G. Busino, *Sociologie des sciences et des techniques*, Paris, Presses universitaires de France, coll. «Que sais-je?», 1998.
- M. Callon, B. Latour (éd.), *La science telle qu'elle se fait*, Paris, La Découverte, 1991.
- F. Chazel, *L'esthétisme sceptique et ses limites en histoire de la sociologie*, in «Revue française de sociologie», vol. XXXIV, 1993, pp. 247-269.
- J. Coenen-Huther, *Le fonctionnalisme en sociologie : et après?*, Bruxelles, Editions de l'Université de Bruxelles, 1984.
- J. Coenen-Huther, *Observation participante et théorie sociologique*, Paris, Editions L'Harmattan, 1995.
- J. Coenen-Huther, *Diversité de la sociologie et styles d'argumentation*, in «Revue européenne des sciences sociales», t. XXXV, no 107, 1997, pp. 137-142.
- J. Coenen-Huther, *L'Homo sociologicus et ses variétés*, in «Revue européenne des sciences sociales», t. XXXVII, no 113, 1999, pp. 87-102.
- J. Coenen-Huther, *Sens moral ou raisons fortes?*, in «L'Année sociologique», vol. 51, no 1, 2001, pp. 233-254.
- P. Corcuff, *Les nouvelles sociologies*, Paris, Nathan-Université, collection «128», 1995.
- M. Crozier, E. Friedberg, *L'acteur et le système*, Paris, Le Seuil, 1977.
- A.D. De Groot, *Methodologie. Grondslagen van onderzoek en denken in de gedragswetenschappen* [Méthodologie. Fondements de la recherche et du raisonnement dans les sciences du comportement], La Haye, Mouton, 1961.
- P. Demeulenaere, *Une théorie des sentiments esthétiques*, Paris, Grasset, collection «Le collège de philosophie», 2001.
- F. Dubet, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Le Seuil, 1994.
- M. Dubois, *Introduction à la sociologie des sciences*, Paris, Presses universitaires de France, collection «Premier cycle», 1999.
- M. Dubois, *La nouvelle sociologie des sciences*, Paris, Presses universitaires de France, collection «Sociologies», 2001.

- G. Duhamel, *Chronique des Pasquiers*, roman, vol. VI, *Les maîtres*, 1933; vol. VIII, *Le combat contre les ombres*, 1945, Paris, Mercure de France.
- E. Dupréel, *Les deux racines de la valeur du vrai*, in « Revue de l'Université », Bruxelles, décembre-janvier 1935; repris dans *Essais pluralistes*, Paris, PUF, 1949, chap. XI, pp. 285-299.
- E. Friedberg, *Le pouvoir et la règle*, Paris, Le Seuil, 1993.
- A. Kremer-Marietti (éd.), *Sociologie de la science. Sociologie des sciences et rationalité scientifique*, Sprimont-Belgique, Mardaga, 1998.
- T.S. Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, The University of Chicago Press, 1962; Second Edition, Enlarged, 1970.
- B. Latour, S. Woolgar, *Laboratory Life. The Construction of Scientific Facts*, Princeton, Princeton University Press, 1979. Traduction: *La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris, La Découverte, 1988.
- W. Lepehies, *Die drei Kulturen. Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, Munich, Hanser, 1985. Traduction: *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1990.
- C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973.
- O. Martin, *Sociologie des sciences*, Paris, Nathan-Université, collection « 128 », 2000.
- R.K. Merton, *Social Theory and Social Structure*, Enlarged Edition, chap. XX, *Puritanism, Piety, and Science*; chap XXI, *Science and Economy of 17th Century England*, New York, The Free Press, 1968.
- R.K. Merton, *The Normative Structure of Science*, in *The Sociology of Science. Theoretical and Empirical Investigations*, Chicago, The University of Chicago Press, 1973, pp. 267-278.
- R.K. Merton, *Insiders and Outsiders: A Chapter in the Sociology of Knowledge*, in « American Journal of Sociology », vol. 78, 1972-73, pp. 9-47.
- T. Parsons, *The Social System*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 1951.
- J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.
- C. Perelman, L. Olbrechts-Tyteca, *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, Bruxelles, Editions de l'Institut de Sociologie, 1970.
- A. Petit, *Le corps scientifique selon Auguste Comte*, in Angèle Kremer-Marietti (éd.), *Sociologie de la science. Sociologie des sciences et rationalité scientifique*, Sprimont-Belgique, Mardaga, 1998, pp. 69-92.
- J. Piaget et al., *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1967.
- K. Popper, *The Logic of the Social Sciences*, in Th. Adorno et al., *The Positivist Dispute in German Sociology*, Londres, Heinemann, 1976, pp. 87-104 (première édition en allemand, 1969).
- P. Ragouet, *D'une critique sociologique des épistémologies positives à l'abandon du projet sociologique*, in « Revue suisse de sociologie », vol. 20, no 2, 1994, pp. 487-503.
- A. Schütz, *On Phenomenology and Social Relations*. Selected Writings edited and with an introduction by Helmut R. Wagner. Chicago, The University of Chicago Press, 1970.
- P.-J. Simon, *Eloge de la sociologie ou la fécondité du néant*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001.
- D. Vinck, *Sociologie des sciences*, Paris, Armand Colin, 1995.
- M. Weber, *Wissenschaft als Beruf*, 1919. Traduction: *Le métier et la vocation de savant*, in *Le savant et le politique*, Paris, Union Générale d'Éditions, collection « 10/18 », 1959.